

PROSTITUTION, DE LA MISOGYNIE À LA HAINE DE SOI

Geneviève Duché

ERES | « *Le Coq-héron* »

2018/1 N° 232 | pages 53 à 62

ISSN 0335-7899

ISBN 9782749257976

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-le-coq-heron-2018-1-page-53.htm>

Pour citer cet article :

Geneviève Duché, « Prostitution, de la misogynie à la haine de soi », *Le Coq-héron*
2018/1 (N° 232), p. 53-62.
DOI 10.3917/cohe.232.0053

Distribution électronique Cairn.info pour ERES.

© ERES. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.



Geneviève Duché

Prostitution, de la misogynie à la haine de soi

« Je l'ai mérité, je ne suis qu'une pute ! » Pute, cette insulte de la langue française s'applique par extension à toute personne supposée se vendre pour un avantage ou de l'argent. Ainsi, les représentations de la prostitution et des personnes prostituées prospèrent depuis des siècles : des personnes vénales, femmes surtout, qui gagnent de l'argent en vendant leurs charmes ou leur corps, des séductrices, des courtisanes, des tentatrices, des Marie-couche-toi-là, des paresseuses, des abuseuses des besoins sexuels irrésistibles des hommes, « des filles de joie » qui ont inspiré ou qui ont fasciné beaucoup d'écrivains et d'artistes peintres des XIX^e et XX^e siècles, dans les nuits de promiscuité en cabarets, dans les nuits de bohème ou dans les milieux où se pavanaient les courtisanes, affichant par leurs atours et hôtels particuliers la richesse de leur souteneur et qui, parfois, mouraient dramatiquement de tuberculose ou de syphilis. On retient souvent de ces œuvres la rutilance des couleurs, les lourdes tentures rouges des maisons closes, les alcools et les verres, les fracs des hommes guindés dans leur col rigide, leur regard égrillard qui trie et jauge, et la nudité des corps offerts. Approchons-nous et regardons de plus près, afin d'observer aussi les chairs blafardes et tristes, les regards perdus ou éteints, les maquillages outranciers qui peuvent cacher quelques marques de violence, les yeux cerclés de noir¹. Essayons de comprendre ce que sont vraiment, et le système prostitutionnel, et la culpabilité, la honte et la haine qui habitent les victimes de cette activité, peut-être une des plus anciennes au monde parce que produit d'un système tout aussi ancien, celui de la domination masculine.

Aujourd'hui, la marchandisation généralisée entraîne à trouver normal que tout se vende et que tout s'achète, sang, organes et orifices compris. La consommation de masse forge les jeux entre besoin, demande et désir, en faisant des objets des fétiches de courte durée et des marqueurs sociaux². Ainsi beaucoup, beaucoup trop, d'adolescentes et de moins jeunes, se laissent tenter par des échanges qui mettent en péril leur intimité, leur estime d'elles-mêmes et leur indépendance. Du côté de ceux qui infligent des actes sexuels

1. Voir les tableaux du peintre Chabaud, 1882-1955.

2. G. Duché, thèse de doctorat ès sciences économiques, *La consommation des biens de luxe*, 1976, université de Montpellier.

non désirés pour eux-mêmes, l'expression violente de leurs pulsions sexuelles s'arrime sur des représentations séculaires de la masculinité et sur la pollution que produit la pornographie, accessible à tous dès l'enfance. Les industries du sexe représentent des milliards. Le trafic de la traite des êtres humains à des fins de prostitution fait partie des trois grands trafics mondiaux avec les armes et les drogues, et il est celui qui fait prendre le moins de risques. S'est mis en place un véritable colonialisme prostitutionnel qui amène la « marchandise » dans les pays riches où sont les clients, ou qui transporte les clients vers les « paradis » du viol tarifé. Des millions de femmes et d'enfants sont ainsi mis en esclavage sexuel. Évitions les fausses catégorisations et le déni ; il n'y a pas, d'un côté, la traite des êtres humains, un mal, une atteinte aux droits humains fondamentaux, et de l'autre, une prostitution libre. C'est parce que la prostitution existe, c'est-à-dire une demande de la part de prostitués-clients, que les trafiquants et proxénètes de toutes sortes (même des compagnons ou maris) organisent, à leur profit, le marché des personnes chosifiées et des corps soumis. L'argent de la prostitution est d'abord l'argent dépensé par les clients et gagné par les proxénètes. Il en reste peu dans les mains des victimes, qui sont souvent aux abois et doivent payer leur dette, envoyer de l'argent au pays pour la famille qui parfois les a vendues, faire vivre leurs enfants après des ruptures d'emploi ou de couple, payer les vêtements et maquillages qui les transforment en prostituées... Cet argent, souvent, leur brûle les doigts, vite gagné mais pas facilement, vite dépensé, il est à la fois marque d'un prix, « je vau cela », et perte de valeur, « je ne vau que cela, quelques billets ». Cet achat d'acte sexuel se fait à un prix différent selon les « qualités extrinsèques » de la personne prostituée et les modalités de la prostitution. La personne prostituée va situer son corps, donc elle-même, dans une chaîne de rapports qualité-prix. Elle est doublement objet de consommation et doublement dévalorisée, annulée en tant que personne et victime de racisme et de goût des prostitueurs pour l'exotisme. Au moment où les personnes prostituées pensent gagner leur vie par l'argent qui leur est tendu, elles disparaissent en tant qu'être humain (réification), elles ne peuvent donc pas être les égales en droit qui participent à la production sociale. Elles n'y ont pas de place et, depuis toujours, les prostituées sont constituées en un groupe à part, dont l'existence permettrait de protéger les familles, d'évacuer dans une fonction d'égout le trop-plein dangereux de la libido masculine. Cet égout que les pères de l'Église catholique, par exemple, ont eux-mêmes accepté comme pis-aller, est transformé en lupanars diversifiés adaptés à toutes les bourses et/ou en quintessence de la liberté (les puti-clubs de la Junquera à la frontière espagnole, les bordels organisés à l'occasion de compétitions sportives et de fêtes populaires).

Les clients, eux, ne veulent rien voir de la vie et des souffrances des femmes, des hommes et de personnes trans, aussi, qu'ils chosifient. Ils définissent ce qu'est la prostitution, un moyen pour tenter de réaliser leurs fantasmes et d'éjaculer – pas toujours –, sans engagement ; le client paie, se dédouane ainsi puisque l'autre accepte l'argent et même le réclame, argent liquide, la plupart du temps. Cet argent liquide la relation ! Françoise Héritier rappelle³ qu'en Europe le paiement de l'acte sexuel serait la transformation d'une vieille coutume du droit germanique, la compensation d'un dol causé à autrui, une indemnisation qui aurait pour but d'éteindre toute revendication, toute nouvelle plainte. Le viol et le rapt faisaient partie de ces atteintes que l'on pouvait compenser en payant

3. F. Héritier, *Une pensée en mouvement*, Paris, Odile Jacob, 2009.

les ayants droit sur la femme : le père, le frère, l'époux. Une description du système patriarcal ! Le proxénétisme en est un élément, le proxénète est payé pour la vente de son bien, sa compagne ou son compagnon, ou la personne qu'il a transformée en marchandise par l'emprise et la violence. Nous observons, nous subissons, encore aujourd'hui, dans certaines parties du monde, les formes les plus violentes de l'appropriation des femmes par les hommes, enfermement, rapt et mises en esclavage, violences physiques et psychologiques. Les femmes qui ne sont pas appropriées par un seul homme y sont violées et prostituées, elles appartiennent à tous les hommes⁴. La construction mentale de l'existence, dans la prostitution, d'un contrat et d'un marché comme parfaitement légitimes, voile sa violence, dénie l'acte de viol qu'est la passe.

La prostitution est une affaire de haine, mais de quelle haine s'agit-il ?

Du côté de l'acheteur d'actes sexuels, prostitution et misogynie

Considérer le système prostitutionnel du côté du ou des clients n'est pas coutume. Pourtant, c'est bien là qu'est le problème. Comment comprendre ce comportement qui consiste à chosifier une personne ? De quoi s'autorisent les acheteurs d'actes sexuels quand ils tendent quelques billets et imposent leur volonté en prenant leur plaisir sur et dans le corps d'une femme qui ne les a pas choisis, quand ils l'insultent et la menacent, quand ils exigent que la personne prostituée éprouve aussi du plaisir parce qu'ils se prennent pour des hommes qui ont le pouvoir de faire jouir toutes les femmes ? Qu'est-ce qui les amène à transformer l'autre en ustensile de plaisir, en exutoire de la violence et de la domination ?

Tous les hommes ne sont pas clients, acheteurs, beaucoup cependant le sont, au regard du chiffre d'affaires réalisé par le système prostitutionnel. Dans leur majorité, les acheteurs ont l'air de Monsieur Tout le monde, tous les âges, toutes les classes sociales, tous les niveaux de formation, mariés ou en couple, divorcés, célibataires. Leurs déclarations, lorsqu'ils sont entre eux ou lorsqu'ils sont interviewés, sont édifiantes⁵. Aux ordres ! « Ce que je veux, c'est pouvoir satisfaire mes besoins virils dès que j'en ai envie et avec un minimum d'effort. Ce qu'il y a de mieux dans la prostitution, c'est que je peux repartir tout de suite après » ; « Je la paie pour me donner ce que je veux et quand c'est toi qui paies, c'est toi le patron. Je donne des ordres, elle les exécute. » Mépris ! « Les putains qui sont prêtes à faire mes quatre volontés pour quelques billets ne manquent pas dans le caniveau. » L'articulation entre l'univers de la consommation hystérisée et la régression : « Peut-être que je suis simplement plus impatient, j'ai grandi à l'heure du fast-food et de l'Internet haute vitesse. Je veux du sexe maintenant. Pas dans quelques semaines ou mois. » Une claire expression de la double domination à l'œuvre dans la prostitution, domination masculine et domination par l'argent : « Allez là où les gens ont faim, choisissez un pays pauvre, allez chercher des femmes dans les régions dévastées par la famine. Elles vous adoreront. Elles prendront soin de vous, elles feront n'importe quoi pour vous, et pour tellement peu d'argent, juste de quoi manger un repas de plus pour survivre ! »

Les prostituées-clients sont pleinement responsables de leurs actes, mais ils sont aussi formatés par un système social qui la plupart du temps légitime qu'ils prennent leur plaisir au détriment d'enfants, de femmes et d'hommes

4. Lire C. Djavann, *Les putes voilées n'iront jamais au paradis*, Paris, Grasset, 2016.

5. Voir *Les prostituées*, de Victor Malarek, trad. fr., M/ éditeur, 2013. Selon Victor Malarek, qui recherche les échanges entre prostituées captés sur Internet (plus de dix mille) et retranscrits dans son livre, la recherche de sexe tarifé est essentiellement une affaire de droit d'accès au corps des femmes, de pouvoir et de contrôle.

infériorisés. Le socle de cette violence se trouve dans le rapport social de sexe, dans l'inégalité de fait entre les femmes et les hommes : valence différentielle des sexes, hiérarchie entre les sexes, supériorité du masculin, assujettissement profond des femmes persistant encore dans la plupart des régions du monde, assignation des femmes et des hommes à des rôles et statuts différents, inscrits dans la dynamique de différenciation/hiérarchisation du genre, toujours relancée et renforcée par l'exercice de la domination masculine. Celle-ci est fort peu déconstruite par ceux-là mêmes qui l'exercent, et trop peu souvent par celles qui la subissent, et ce malgré des législations favorables à l'égalité entre les femmes et les hommes. Ce rapport social de sexe qui a pour nom patriarcat se fonde sur l'appropriation des femmes par les hommes. Comme l'a analysé Colette Guillaumin⁶, il en existe deux formes, privée et collective ; l'appropriation privée est organisée par le mariage, qu'un pays comme le nôtre a vidé progressivement de son contenu patriarcal (autorité parentale, émancipation de la femme, divorce par consentement mutuel, reconnaissance du crime de viol dans le couple, lutte contre les violences conjugales), ce qui ne signifie pas pour autant que les violences dans le couple ont disparu, loin de là ! Quant à l'appropriation collective, son expression est évidente dans le harcèlement sexuel, par exemple. Encore une fois, qu'est-ce qui autorise les hommes à toucher, agresser, insulter, harceler les femmes dans l'espace public ou l'espace de travail, si ce n'est qu'ils pensent que toutes les femmes leur appartiennent et sont des objets accessibles ? Les processus de cette appropriation passent par le corps des femmes sous des formes différentes mais que nous connaissons bien : l'appropriation de leur temps ; l'appropriation des produits de leur corps, notamment les enfants ; la charge physique et psychologique des membres du groupe ; l'obligation sexuelle qui prend deux formes principales, l'une existe par le mariage, l'autre est directement monnayée, la prostitution. Dans ce système de domination, la femme prostituée est une femme commune au sens de « bien commun » appartenant à tous les hommes. Pour Françoise Héritier⁷, « la prostitution n'existe que comme réponse aux exigences des hommes qu'il faudrait satisfaire à tout prix ». Cette appropriation se lit et se décline aussi dans la marchandisation sous toutes ses formes du corps des femmes, dont l'hypersexualisation du corps des petites filles.

Dans le système prostitutionnel organisé à la fois par les proxénètes trafiquants et les clients, la misogynie se déchaîne. À la Junquera, en Catalogne espagnole, un consommateur répond à un journaliste qui l'interroge sur l'absence de liberté des femmes qu'il achète : « Si tu cogites sur la condition des putes quand tu couches avec elles, tu débandes aussitôt [Tiens ! La culpabilité pourrait advenir ?] quand tu te régales d'un bon saucisson, tu ne penses pas au sort du cochon dans l'abattoir » ; sur le couple : « Quand une femme cesse de répondre aux besoins de son mari pour privilégier ceux de ses enfants, que doit faire un homme vigoureux ? Se masturber ou trouver une nouvelle vache pour remplacer celle qu'il a épousée ? » Pas de respect évidemment : « Une putain est aussi une arnaqueuse... », « Je ne respecte pas les putes, je ne me laisse pas avoir par tout ce baratin sur leur famille à nourrir. » En clair, ce sont des salopes qui profitent des hommes : « Ce sont les hommes qui sont exploités par ces putains. Le désir masculin d'avoir du sexe et d'être excité par des femmes séduisantes est entièrement naturel », ou « les hommes peuvent contrôler leurs actions mais ne peuvent pas contrôler ce désir. [Leur cerveau aurait-il disparu ?]

6. Colette Guillaumin, sociologue : « Son expression concrète est l'usage d'un groupe par un autre, sa transformation en instrument manipulé et utilisé aux fins d'accroître les biens mais également la liberté et le prestige du groupe dominant ou aux fins de rendre sa survie possible dans des conditions meilleures » (*Sexe, race et pratique du pouvoir, l'idée de nature*, 1992, Paris, éd. Ixe éditions, 2016).

7. F. Héritier, *Féminin/masculin*, 2. *Dissoudre la hiérarchie*, Paris, Odile Jacob, 2002.

Cela les expose à des abus et à de l'exploitation » ; et enfin, un prostitué, « touriste sexuel » en Asie, finit d'éclairer la situation : « Le féminisme, c'est une infection. Les femmes du tiers-monde ne sont pas infectées. Les Blanches occidentales sont infréquentables. » La misogynie qui sourd des clients de la prostitution va jusqu'à la haine masculiniste. Une haine déniée : « J'ai appris avec le temps grâce à des sites comme celui-ci que je n'étais pas seul, que nous étions des millions d'hommes à avoir cet intérêt. Nous aimons les femmes ! Alors si c'est un crime, je plaide coupable », et de l'irresponsabilité collective. Il n'est pas possible ici d'analyser profondément les origines de cette misogynie qui nourrit les violences faites aux femmes partout dans le monde, et qui est un fait collectif prenant des formes diverses chez chaque homme (et chez des femmes aussi) et signifiant sur le plan sociologique : infériorisation des femmes, représentations dévalorisantes, agressivité ouverte. Mais rappelons les hypothèses de son origine : la peur des femmes qui contiennent, peuvent englober, envie de leur capacité à donner la vie, et surtout, nécessité de justifier la domination. Il s'agit bien, en effet, pour maintenir la domination sur l'autre, de l'inférioriser, de le/la mépriser, de lui dénier sa qualité intrinsèque d'être humain. La haine qui peut être construite sur des peurs, peur de l'autre, mais aussi peur de l'autre en soi, va fonctionner comme mécanisme de déculpabilisation pour les hommes violents, et cela joue, se cristallise particulièrement dans la prostitution : elles ne sont rien, elles ne valent rien, elles nous exploitent ; il faut donc les humilier, les utiliser, les écraser... Cependant elles peuvent toujours être dangereuses. Les clients se comportent comme s'ils en voulaient aux femmes de ne pas pouvoir assumer et maîtriser leurs pulsions, et ils leur font payer cher à la fois leur propre addiction et la non-satisfaction profonde de leur désir : « Il y a quand même quelque chose de particulier dans un rapport sexuel avec une fille qu'on aime et qui vous aime, quelque chose qu'on ne trouve pas avec une putain. » Ils les font payer par leurs actes de violence de toute nature, mais aussi par la stigmatisation. Ce sont les clients qui contribuent le plus à cette stigmatisation des prostitué(e)s. Ce sont eux qui, pères de famille n'assumant pas leur désir pour des hommes, vont chasser les homos et les trans en mal d'argent et de possibilités d'insertion sociale ; ce sont eux qui, trouvant normal de les faire subir à des femmes assignées à ça, imposent leurs manies, leurs fantasmes, leur crasse et leur violence. Ce sont eux qui clament la différence stigmatisante entre les putes et les autres femmes, qu'ils haïssent tout autant peut-être, mais aux yeux desquelles ils ne peuvent pas toujours dévoiler leur misogynie, et ils la cachent en déclarant les respecter... tant qu'elles se conforment à leurs attentes. Cette analyse de Theodor Lessing⁸ : « Ce processus qui consiste "à rendre haïssable ce que l'on hait" est d'autant plus accentué lorsqu'on doit lutter contre un fort sentiment de sympathie », peut être entendue, dans ses deux parties, comme se situant au cœur de la problématique de la relation entre les hommes et les femmes, et particulièrement dans la sexualité. La haine et le désir sont là ensemble, ou haine et séduction, dans des normes de relations hétérosexuelles contraignantes. « Je la veux, je veux (ou je dois) la baiser » est plus de la prédation qu'un mouvement vers l'autre, qu'un désir de rencontre. Vouloir l'objet haï fait contradiction, ce sera donc l'objet à séduire ou à prendre qui deviendra coupable. En même temps, dominer dans l'acte sexuel, c'est éviter les « débordements possibles » de la sexualité féminine qui mettent les hommes en danger. C'est pourquoi nous avons vu se développer une libéralisation sexuelle qui

8. T. Lessing, *La haine de soi, le refus d'être juif*, Berg International Éditeurs, coll. « Agora », 2011, p. 49.

banalise la prostitution et la pornographie, barrant la route à la liberté sexuelle qui ne peut exister que dans l'égalité. Cette égalité progressivement, lentement, difficilement gagnée dans les domaines du travail, de la politique, de la famille, est encore chèrement payée par les femmes dans leur ensemble, non seulement par une surcharge éreintante, une solitude asséchante⁹, mais par une violence subie latente et agie, symbolique et réelle, prenant à la fois la forme, d'une part, de régressions haineuses articulées à des fondamentalismes religieux autorisant la mise en esclavage et le meurtre et, d'autre part, de marchandisations totalitaires, de performances obligatoires et de célébration de l'argent qui tuent l'être.

Chez les victimes de la prostitution s'installe la haine en retour. Comme pour les violences conjugales, cette haine peut être mise en acte, mais c'est rare. C'est plutôt le contraire qui est fréquent, les assassinats de personnes prostituées. Grisélidis¹⁰, avant de célébrer son activité prostitutionnelle qui nourrissait ses enfants, écrivait : « C'est une sensation d'humiliation et d'horreur qui me pousserait au-delà de la nausée jusqu'au meurtre. Oui, je pourrais facilement tuer si je me laissais aller. » Une étudiante prostituée porte plusieurs coups de couteau à son client médecin qui n'en meurt pas. À son procès, elle déclare : « Je ne sais pas si c'est une explication, mais j'étais alors dans un état de grande fragilité. Cela pourrait s'apparenter à un suicide social qui s'est imposé à moi dans une sorte d'urgence, détruire l'autre, c'était me détruire moi en me réservant une porte de sortie. » Laurence¹¹ : « Je ressens encore physiquement l'écoeurement qui m'a envahie alors que ce pervers me léchait tout le corps en éjaculant. Je n'avais qu'une envie : le tuer. Pourtant, j'ai fait le choix inverse, je me suis tuée. J'ai fait la morte. »

Être prostitué(e) : de la misogynie à la haine de soi

La personne prostituée subit des actes sexuels et souvent un grand nombre par jour, sans désir, par des hommes qui paient pour pouvoir faire ce qu'ils veulent et dont le comportement est imprévisible. La répétition d'actes sexuels non désirés est équivalente à une effraction corporelle, à une atteinte profonde à l'intimité, c'est l'équivalent du viol¹². Une survivante, Fatima¹³, écrit : « Même si on nous donne de l'argent pour nous violer, cela reste un viol. » Rachel Moran¹⁴, fondatrice du Mouvement des survivantes : « Quand les gens me posent des questions sur la violence dans la prostitution, je crois qu'ils sont à côté du vrai enjeu. Ce que ne comprennent pas ces personnes, c'est le fait que l'acte lui-même est violent, que même l'homme le plus gentil qui ait touché mon corps était violent. » Le moment clé de la prostitution est la passe, la confrontation prostitué(e)/client, ce moment de domination pure. Quelques billets sur la table, et à partir de là tout est possible. Ce moment de grande violence est une chosification de la personne, sa négation, et ce moment est subi plusieurs fois par jour.

Laurence Noëlle¹⁵, (devenue) prostituée à l'âge de 17 ans dans la rue Saint-Denis, à Paris, par un réseau de proxénètes, avait jusqu'à trente clients par nuit. « Une expérience insoutenable, écrit-elle, j'ai ressenti la prostitution comme un viol, ou plutôt des viols incessants, comme la destruction et l'anéantissement d'une partie de moi-même. » David¹⁶ : « Il y avait la violence verbale, l'agressivité corporelle, la virulence que la culpabilité de ces hommes projetait [...]

9. J. Kristeva, *Seule une femme*, Paris, Éd. de l'Aube, 2013.

10. G. Real (1929-2006), écrivaine, peintre, prostituée pour élever seule ses quatre enfants. Elle vit d'abord la prostitution comme une violence et une pratique de survie, puis elle devient militante et est active lors de la révolution des prostituées dans les années 1970. Elle commence à écrire (en prison pour détention de marijuana) et quitte la prostitution en 1995.

11. L. Noëlle, *Renâitre de ses hontes*, Paris, Le Passéur, 2013.

12. Pour une lecture plus complète, voir G. Duché, *Non au système prostitutionnel !*, Paris, Persée, 2016.

13. Les témoignages de personnes prostituées, sauf précision contraire, viennent d'une sélection publiée par le groupe Abolition en 2013 (« 30 jours, 30 témoignages »). La plupart ont été publiés par la revue *Prostitution et société*.

14. R. Moran, *Paid for*, Ed. Gill et Macmillan, 2013.

15. L. Noëlle, *op. cit.*

16. D. Von Grafenberg, *Prostitution*, Paris, Anne Carrière, 2007.

la prostitution me dévorait totalement sans pitié » ; Mylène, qui se déclare prostituée « de luxe » : « Pour supporter on ferme les yeux. Je mettais mon bras devant mon visage, avec mon parfum dessus. Ça permet de protéger une part de soi, une part qu'ils n'auront pas. Il y avait aussi le Valium. Sans le Valium je n'aurais pas pu [...] je ne me lavais qu'avec du Mercryl pour décaper. » La passe est un moment de dégoût, de peur, il est moment de sensation de saleté extrême, à la fois interne et externe, qui va laisser des traces indélébiles. Les conséquences des passes, de ces violences répétées, sur la santé et sur la vie personnelle sont destructrices, et dépassent largement les risques d'infections sexuellement transmissibles. À cette violence s'ajoutent celles infligées par les proxénètes (conjoints ou autres, trafiquants, etc.), par les clients qui violent au sens de la législation, refusent de payer, tapent, insultent ; par les passants (vols, insultes, jets de bouteille, coups, etc.) ; le mépris et la stigmatisation viennent encore en sus. Les personnes prostituées subissent un cumul de violences et sont beaucoup plus exposées que les autres aux agressions et aux meurtres. Robert Lévy¹⁷, psychiatre et psychanalyste, explique que, dans certains contextes, les personnes confrontées à la prostitution vivent dans le même climat d'insécurité que si elles étaient dans un pays en état de guerre. Elles subissent aussi un continuum de violences. La plupart des personnes en situation de prostitution ont eu une enfance, une adolescence et des relations parentales très difficiles, voire destructrices. Elles ont subi des violences psychologiques (abandons, refus de leur homosexualité, etc.), physiques, sexuelles (attouchements, viol et inceste) qui ont atteint leur intégrité physique et psychique, qui ont dégradé leur estime de soi, qui les ont isolées et ont produit échec scolaire et exclusion sociale. Ainsi, la domination masculine et la misogynie qui l'accompagne vont briser l'enfant ou l'adolescent(e), et le ou la transformer en proie vulnérable. Les agresseurs reconnaissent très vite les personnes fragilisées qu'ils vont utiliser et abuser. Et si le « dressage » n'est pas fait avant, coups et viols viendront à bout de la résistance.

En dehors des violences physiques de tous ordres auxquelles sont confrontées ces personnes, et qui ont pour conséquences hématomes, blessures diverses, brûlures, fractures, handicaps, décès, l'Organisation mondiale de la santé énumère une longue liste de conséquences de la violence et de la coercition sexuelles sur la santé des femmes¹⁸. Sur la santé génésique : ce sont les traumatismes gynécologiques, les grossesses non désirées, les avortements non sécurisés pouvant conduire à une stérilité, les troubles sexuels, les infections sexuellement transmissibles (IST), notamment le VIH, des fistules traumatiques. Sur la santé mentale : troubles du sommeil, angoisse, dépression, état de stress post-traumatique (très fréquent), trouble panique, plaintes somatiques, comportement suicidaire. Sur le comportement : comportement à haut risque (par exemple, rapports non protégés, première expérience sexuelle consentie précoce, multiples partenaires, alcoolisme et toxicomanie), risque accru de commettre (pour les hommes) ou de subir (pour les femmes) des actes de violence sexuelle ultérieurs. Et aussi des conséquences mortelles, le décès pouvant résulter d'un suicide, de complications de la grossesse, d'un avortement non sécurisé, du sida, d'un meurtre au cours d'un viol ou pour « l'honneur », de l'infanticide d'un enfant né d'un viol.

Le vécu de la situation prostitutionnelle et ses conséquences sont encore trop méconnus et tus. Il est très important que thérapeutes et personnels soignants

17. R. Lévy, *Les dangers de la prostitution*, Bobigny, CLICoss, juin 2003.

18. M.-H. Franjou, présidente de l'Amicale du Nid, *Conséquences de la prostitution sur la santé physique, psychique et sexuelle des victimes de la prostitution*, Amicale du Nid, septembre 2017.

dans leur ensemble prennent conscience de ces conséquences multiples, dans un moment où on est soit obnubilé par le risque IST, préoccupation ancienne et justifiée sur le plan sanitaire quand il ne s'agit pas seulement de préserver les clients, soit entièrement pris par les problèmes psychologiques au point d'en oublier les somatisations plus courantes. Il y a nécessité de pouvoir proposer aux personnes victimes de prostitution un bilan global de santé lorsqu'elles l'acceptent. La dissociation et la décorporalisation, mécanismes de défense psychique contre les agressions et les violences vécues dans la situation prostitutionnelle, engendrent des troubles sensitifs affectant le schéma corporel et un clivage de l'image corporelle qui peuvent amener à la perte de l'investissement plein et entier de son propre corps, et donc à l'absence de soins. Sonia, survivante : « La prostitution, c'est comme une fuite en avant, une expérience de mort, c'est comme une privation sensorielle, comme une infirmité » ; Rosen, survivante : « J'avais un bras cassé dans un accident et j'en avais gardé une grave arthrose, je ne la sentais jamais. Pour se prostituer il faut anesthésier son corps. » Pour la docteure Judith Trinquart¹⁹, 80% à 95% des personnes prostituées ont subi des violences sexuelles dans leur enfance ou adolescence : incestes, pédocriminalité, viols. David dit avoir été violé, au seuil de l'adolescence, par une amie de sa grand-mère chez laquelle il passait ses vacances ; Laurence, cantonnée dans la salle de bains pendant des années, n'avait aucune intimité et subissait les viols répétés de son beau-père. Raïssa, albanaise : « À 12 ans on m'a mariée avec un homme de 30 ans ; je ne l'avais jamais vu. Personne ne m'a demandé mon avis. » Il n'est donc pas question de sous-estimer les conséquences des traumatismes subis soit dans l'enfance, soit par l'entrée dans la situation prostitutionnelle elle-même. Il faut déplorer que les résistances du milieu médical, psychiatrique et psychanalytique soient encore grandes face aux travaux de Ferenczi et de ses successeurs²⁰, des spécialistes du psycho-trauma²¹ et du stress post-traumatique, et que la formation des médecins et psychologues soit encore insuffisante dans ce domaine. Fiona : « Le premier client, je ne m'en souviens pas, je me souviens du premier coup de sonnette, après il y a un blanc [...] j'ai cessé d'exister. » La mémoire traumatique va conduire les victimes à s'exposer à de nouveaux risques et à chercher les moyens de dissocier pour que cessent leurs souffrances, d'où l'étonnement des personnes non informées sur les allers-retours vers la prostitution, alors même qu'elle est vécue comme insupportable.

Le système de maltraitance, avec l'emprise des maltraitants et leurs menaces, engendre honte, culpabilité et haine de soi. Se haïr et vouloir se détruire. Caroline : « Servir d'objet, c'était ma dose ; une sorte de dépendance dans un but de destruction. » Se trouver sans valeur peut amener à se donner un prix : « Quand on se sous-estime, un prix, c'est la preuve qu'on n'est pas si mal que ça », peut amener à gagner de l'argent pour acheter des vêtements de luxe et tenter une valorisation de soi dérisoire par celle de son apparence. La honte, « ce sentiment poison qui pèse sur l'agressé-e et non sur l'agresseur, isole, enferme, fait de la victime le bourreau de soi-même²² ». Laurence : « Honte d'être née, honte de n'avoir pas été aimée, d'avoir été rejetée, honte d'avoir été victime d'inceste, honte d'avoir été prostituée, honte d'avoir été alcoolique », et aussi la peur vers l'agonie psychique : « J'ai fait la morte lors de l'inceste et j'ai continué dans la prostitution. » Laure de Fréville, psychologue et psychanalyste qui reçoit les personnes prostituées que lui adresse l'Amicale

19. Médecin légiste, membre du bureau de l'association Mémoire traumatique et victimologie : *La décorporalisation dans la pratique de la prostitution : un obstacle à l'accès aux soins*, thèse de doctorat en médecine, université Paris 13, 2002.

20. Voir *Le Coq-Héron*, n° 223, 2015, et aussi les travaux de Pierre Sabourin, psychiatre et psychanalyste au centre des Buttes-Chaumont (Paris).

21. Travaux de Muriel Salmona, psychiatre-psychothérapeute, présidente de l'association Mémoire traumatique et victimologie.

22. Claudine Legardinier, entretien avec une étudiante qui souhaite rester dans l'anonymat absolu, 2013.

du Nid, explique : « Dans la prostitution, la souffrance, c'est le prix à payer et à ne pas nommer. » La haine de soi de la personne prostituée est aussi haine des autres prostituées, miroir de ce que l'on est, renvoi à ce que l'on ne sait pas faire cesser, à la disparition de son statut de sujet. Les mauvaises relations entre prostitué(e)s, souvent tendues, agressives, sont aussi exacerbées par la mise en concurrence dans les rues, sur les routes.

C'est après avoir quitté la situation de prostitution que des victimes témoignent de leur vécu, de leur enfance, et des conséquences des violences vécues. Cela est cohérent avec les processus de mésestime de soi, de honte, de peur, suscités par les systèmes maltraitants qui interdisent l'expression des souffrances. Elle est permise ensuite, comme libération et résultat de thérapies et d'accompagnements « réussis ». En situation de prostitution, certaines disent prendre leur revanche, « ce qu'ils ont pris quand j'étais enfant, ils doivent le payer maintenant ». D'autres sont amenées à témoigner de leur pratique en la valorisant – comment faire autrement ? : assistance des hommes esseulés ou que leurs épouses ne comprennent pas, attitude peu différente de celle de beaucoup de femmes qui acceptent leur infériorisation et leur assignation aux « dons sans retour » ; ou moyen de gagner beaucoup d'argent pour tenter l'indépendance, raison sur laquelle se précipitent les pro-prostitution, faisant des prostituées des femmes fortes, débrouillardes et maîtresses de tout. Oui ! Fortes de n'avoir pas totalement sombré, fortes de « supporter » dans le silence ces violences, fortes de maîtriser suffisamment la situation pour échapper aux vols, aux viols et aux tentatives de meurtre. Des personnes prostituées exposées par les médias disent après coup qu'elles ne pouvaient faire autrement que de dire que leur « métier » était formidable, puisqu'elles étaient vues et entendues par les clients.

Sortir de la prostitution et recouvrer autonomie et estime de soi

Il n'y a pas de détermination : un ou une enfant violée ou incestuée ne sera pas forcément une adolescente ou une adulte prostituée. Mais c'est en protégeant et en accompagnant les enfants qui subissent des violences que l'on évitera ensuite les situations d'autodestruction ou de vulnérabilité à d'autres agressions. Il y a des mères maltraitantes et incestueuses, c'est un fait. Mais les statistiques parlent d'elles-mêmes, comme dans les violences conjugales, la domination masculine fait des ravages. Il est aussi un fait que l'absence de protection par la mère contre un agresseur, son silence face à l'inceste, son déni, aggravent les effets du traumatisme. Cependant, il faut rappeler que dans ces situations, les mères sont souvent soumises à la violence du père ou du compagnon et vivent dans la peur, elles-mêmes souvent victimes de violences dans leur enfance et dans le couple. L'insistance sur leur rôle et l'atténuation de celui de l'agresseur sont bien le signe d'une culture qui a tendance à charger les femmes et les mères de toutes les fautes. Où sont les pères protecteurs, présents, attentifs et respectueux dans ces histoires individuelles terrifiantes ? Caroline Brac, psychologue intervenant à l'Amicale du Nid, souligne : « Ce que j'entends de la part des personnes prostituées semble confirmer que le quatrième personnage – les trois premiers étant les prostitueurs-clients et proxénètes et la personne prostituée –, qui se tient dans l'ombre de la scène prostitutionnelle mais dont la présence est indispensable pour qu'elle se joue, est bien le couple

parental. » Certes, mais ce couple parental est lui-même dans sa légitimation, constitution et (dys)fonctionnement fabriqué par des processus sociaux, une culture et des institutions. La situation de prostitution naît du système de rapports sociaux de sexe qui, à la fois, nourrit la violence familiale et des proches vis-à-vis des femmes et des enfants, autorise les hommes à acheter des actes sexuels, et fait obstacle à la prise de conscience collective et à la prise de mesures pour le transformer. Être prostituée n'est pas seulement une histoire singulière, c'est être victime aussi bien d'agresseurs que d'un système. Laldja, survivante, le dit : « Ce qui a été grandiose pour moi, c'est quand il a prononcé le mot de victime. Ce mot m'a rendu l'espoir. »

Reconstruction de la confiance, avènement de la parole, accès aux droits, seront les éléments fondamentaux de la rencontre avec les travailleurs sociaux et les soignants pour le déclenchement d'un processus, souvent long et difficile, de sortie de la prostitution et d'insertion. Pour lutter contre le système prostitutionnel, il est nécessaire d'intervenir le plus vite possible auprès des jeunes pris dans cette violence, de protéger les enfants²³ et de faire de la prévention ; il est primordial que la culpabilité change de camp, et pour cela le droit et la loi sont incontournables.

Résumé

Le système prostitutionnel est d'une telle violence, avec des conséquences très graves sur la santé physique et psychique des victimes, qu'il faut aller chercher et nommer les modes de domination et la haine qui l'organisent. D'abord la misogynie des hommes, qui disqualifie les femmes, les transforme à la fois en objet et en putains dangereuses à maîtriser. Ensuite, ce que produit cette misogynie mise en acte par les clients et les proxénètes, le retour de la haine, mais surtout la perte de confiance des victimes, la mise sous emprise, la dévalorisation et la haine de soi.

Mots-clés

Domination masculine, misogynie, prévention, protection de l'enfance, rapports sociaux de sexe, système prostitutionnel, traumatisme, violences sexuelles.

23. Lire P. Sabourin, « Ferenczi et les systèmes maltraitants, bifurcation épistémologique des années 1930 », *Le Coq-Héron*, n° 223, 2015.

